

Maria Kostaridou took the impressions of Nicandros Noukios from Italy, Flanders and Britain as instance of the curiosity felt by a Greek scholar when being confronted with a very different economical, military and intellectual landscape. Alex Drace-Francis has been fascinated by Dinicu Golescu, the Wallachian boyar whose travels through Transylvania, Hungary, Austria, then Bavaria and Italy, from 1824 to 1826, gave him the opportunity to sermonize his fellow-countrymen on their cultural inferiority to Western nations. The comments of the British author elucidated convincingly that Golescu was not suddenly convinced by the necessity of reforming his country, but his sentiments concerning the state of affairs in Wallachia were already bitterly critical before his visits to a more civilized society. My opinion that it was Golescu who complained in 1821 to a French observer that “We are never ourselves” should not have been understood as expressing a doubt on his own *cultural* (not ‘psychic’) identity. Obviously, he intended to blame the other boyars for being always prone to submit to foreign dominations.

The poet Jovan Dučić was Yugoslavia’s ambassador to Bucharest before the Second World War (and I would add that his *Treasure of King Radovan* was even translated into Romanian). His views on the Balkan Orient and his esthetical ideas are here analyzed by Vladimir Gvozden. The Yugoslav diplomat’s letters from Romania, published in 1991 under the title *Diplomatički spisi*, might be of interest. I am less confident in the authenticity of the memories on Dučić reported as late as 1987 by Virgil Carianopol, a Romanian man of letters who was active since the late 30s.

Another chapter of this book, by Ludmilla Kostova, is focused on Bulgarian travelogues of the Communist era (1945–1985). The images of the ‘capitalist’ world that they exposed are, most of them, conformist, sustaining negative stereotypes. It is not astonishing: the ability of the authors intended to avoid censorship.

We can only hope that, in search of more travelers from Southeastern Europe to the West, the research would continue and we are waiting for the next book on the subject.

*Andrei Pippidi*

*Adamantios Korais and the European Enlightenment*, edited by Paschalis M. KITROMILIDES, Voltaire Foundation, Oxford, 2010, 277 p.

La postérité, trop souvent, simplifie la personnalité des grands hommes et réduit leur pensée au seul thème qui convient aux débats passionnés d’une génération suivante : c’est ainsi que Coray a été simplement perçu en tant que prophète du nationalisme. Les jugements qui s’expriment à son propos dans le volume où Paschalis Kitromilides vient de réunir plusieurs recherches de ses collègues ou élèves consacrées à Coray affirment fortement les aspects qui rattachent celui-ci au mouvement des Lumières.

Pour commencer, l’introduction, signée par Kitromilides, fait le point sur la biographie de Coray, au cours de laquelle celui-ci apparaît comme philologue, médecin et théoricien politique. Les années d’Amsterdam, 1772–1778, suivies d’un séjour à Trieste et à Venise, auront marqué sa formation en lui faisant prendre connaissance de la civilisation occidentale. Les études de médecine à Montpellier, de 1782 à 1788, lui ont permis d’avancer dans cette voie, en disciplinant son activité intellectuelle. Arrivé à Paris au moment où éclatait la Révolution, il en sera le témoin attristé et dégoûté. Deux repères du gigantesque labeur qu’il allait déployer et qui est ici décrit à grands traits : le *Mémoire sur l’état actuel de la civilisation dans la Grèce* (1803) et la *Bibliothèque hellénique* (1805–1827), cette dernière en seize tomes auxquels vont s’ajouter neuf autres complémentaires. Ayant reçu en 1821 l’appel de Démètre Hyspilanti, il ne se ralliera pas à l’insurrection qu’il avait pourtant souhaitée, mais il continuera à s’impliquer dans la lutte pour l’indépendance, par exemple en éditant *La Politique* d’Aristote et en commentant la Constitution Provisoire d’Épidaure. Pour comprendre l’œuvre de Coray, Kitromilides dessine un nouveau cadre conceptuel. Celui-ci consiste en une approche des Lumières qui, partant de la *diaspora*, élargit la vision nationale, en une perspective morale sur la religion et en une attitude critique à l’égard du patrimoine historique de la Grèce (rejet de Byzance, sous l’influence de l’ouvrage célèbre de Gibbon).

Une très minutieuse étude de Vivi Perraky éclaire la relation de Coray avec l’Angleterre à travers deux travaux qui lui furent confiés par des savants britanniques : les émendations du texte

d'Hippocrate et la collation des manuscrits de la Bible grecque des *Septante*. Dans ces deux épisodes de la biographie de Coray, Villoison a joué un rôle bénéfique. Une partie de cette contribution regarde la situation financière de Coray, qui, grâce à son patron d'Oxford, a joui d'un revenu régulier et élevé, mais qui, en 1796, était tellement démuni qu'il devait vendre ses livres. L'explication de cette crise est enfin trouvée : elle a été causée par la difficulté d'emprunter les anciens manuscrits grecs sur lesquels il travaillait parce que on lui défendait l'accès à la Bibliothèque du Roi devenue Bibliothèque Nationale. J'ai vu à Florence la correspondance de Coray que conserve la Marucelliana et qui reflète ses rapports avec Bandini, le bibliothécaire du grand-duc de Toscane : ce sont huit lettres de 1795 à 1798.

La correspondance avec Jefferson est citée par Ioannis Evrigenis dans son article sur l'importance de l'éducation classique pour construire l'identité de la Grèce moderne.

Michael Paschalis s'occupe de l'édition de l'*Illiade* que Coray commença à publier en 1811 sur le texte de Friedrich August Wolf, sans aller au-delà du quatrième chant. Les vues de Coray sur la langue grecque sont une question pour laquelle le récent livre de Peter Mackridge représente une référence fondamentale ; le professeur d'Oxford reprend ici ce sujet. Il distingue nettement entre le romantisme de Herder, qui idéalisait le langage populaire comme expression de l'âme nationale, et la manière de Coray d'aborder ce problème clef : selon lui, il fallait réformer la langue pour influencer le caractère national. L'importance de la langue comme facteur de civilisation et son rôle unificateur ne pouvaient échapper à Coray. Mackridge s'est reporté aussi à Vilaras et Psalidas, partisans tous les deux d'une vulgarisation radicale du grec. Il mentionne aussi *Les Korakistiques*, la farce où Jacovaki Rizos-Néroulos se moquait du pédantisme archaisant qu'il attribuait à Coray.

« Adamance Coray comme critique littéraire et philologue » forme l'objet des réflexions d'Anna Tabaki. A voir les noms des contemporains qui portaient au savant grec estime et affection (Boissonnade, P.L.Courier, Chardon de la Rochette, Barbié du Bocage – ce dernier étant, on le sait, l'ami de Daniel Philippiès), on se rend compte de l'existence d'un mouvement républicain, égalitaire, hostile au contrôle tyrannique de l'Etat. L'édition donnée par Coray aux *Ethiopiennes* d'Héliodore lui offre l'occasion d'exposer sa théorie du roman et ses observations sur de nombreuses sources de la littérature grecque moderne. Dans son intérêt pour le théâtre et l'opéra, il se fait l'écho de Rousseau et de Saint-Evremond.

Coray était conscient de la fonction pédagogique et sociale de la philosophie. Ceci ressort de l'analyse à laquelle sa pensée est soumise par Roxane Argyropoulos. Cette mise au point très éclairante insiste sur la culture médicale de Coray et, à ce propos, esquisse une relation avec Boerhaave et Van Helmont, ce qui pourrait achever un arc par dessus le XVIIIe siècle jusqu'à Démétrius Cantemir. Les pages consacrées par Vassilis Mourdoukoutas à l'idée de progrès chez Coray reconnaissent des analogies entre le philosophe grec et les Encyclopédistes ou Condorcet.

On arrive ainsi à la dimension politique de la pensée de Coray. Le regard de Paschalis Kitromilides y discerne la doctrine de l'auto-détermination nationale, mais il note également que son éthique morale considère l'autonomie de l'individu comme une priorité et, pour la protéger, il favorise un ordre politique libéral. Sa critique du despotisme est influencée par Montesquieu et Benjamin Constant. Épris de l'égalité, il traduit Beccaria. Il traduit aussi Daunou, idéologue du libéralisme français. De cette identification des sources résulte une meilleure visibilité de la façon dont il faut placer Coray en son temps.

*Andrei Pippidi*

Trajčo ARSOV, *Marbles and Politics. William Martin Leake's Missions in the Ottoman Balkans 1799–1810*, The Isis Press, Istanbul, 2010, 107 p.

This is a long-needed book, because William Martin Leake was one of the most important British explorers of the Balkans.

Born in 1777 from a family that joined military careers to scholarly interests in heraldry and numismatics, W.M.L. began his professional life as a lieutenant in the Royal Artillery, being quartered for three years in Antigua. When Sultan Selim III became the ally of the English in the war